

CAUSEUR

Directeur de la publication
Gil Mihaely

Directrice de la rédaction
Élisabeth Lévy

Directeur adjoint de la rédaction
Daoud Boughezala

Rédaction en chef
Kevin Erkeletyan, Jérôme Leroy (pages culture).

Rédaction
Hervé Algalarrondo, Sami Biasoni, Cyril Bannasar, Laurent Cantamessi, Paulina Dalmayer, David Desgouilles, Alain Finkielkraut, Jean-Luc Gréau, Basile de Koch, Roland Jaccard, Jean-Paul Lilienfeld, Patrick Mandon, Olivier Ranson, Frédéric Rouvillois.

Correction
Frédéric Baquet

Secrétaire de rédaction
Cécile Michel

Ont participé à ce numéro
François-Xavier Ajavon, Bertrand Alliot, François-Marie Bréon, Jean-Yves Carfantan, Jean Chauvet, Renée Fregosi, Stéphane Germain, François Gervais, Pierre Lamalattie, Frédéric de Natal, Anne-Sophie Nogaret, Alain Nueil, Benjamin Olivennes, Gabrielle Perier, Gabriel Robin, Peggy Sastre, Erwan Seznec, Paul Thibaud, Emmanuel Tresmontant.

Direction artistique
Aymeric Dutheil

Iconographie
Alexandre Deneff

Direction marketing et commerciale
Marina Leroux
Charles Lévy
Adrien Paviot
01 84 79 01 34

Distribution
Presstalis

Gestion de la diffusion en points de vente
BO Conseil Analyse Média Etude
Otto Borscha - oborscha@boconseilame.fr
09 67 32 09 34 (contact points de vente)

Abonnements et anciens numéros :
www.causeur.fr/boutique
01 84 79 01 35
(Du lundi au vendredi 10h – 17h)
ou clients@causeur.fr

Impression
Berger Levraut Graphique
2780, route de Villey Saint-Étienne
54200 Toul

Image de couverture
© Rob Daly / Getty Images

Causeur est édité par Causeur.fr
SAS au capital de 101 900 euros - RCS Paris
Siret 504 830 969 000 29 Naf 5814 Z.
Dépôt légal à parution - ISSN 1966-6055.
Commission paritaire : 0320 D 90295.
Enregistrement CNIL 1296122.
32, rue du Faubourg-Poissonnière
75010 Paris
01 84 79 01 35 / info@causeur.fr
www.causeur.fr

SOMMAIRE N° 66 – MARS 2019

3



L'éditorial d'Élisabeth Lévy

La culture, c'est 500 euros le pass !

16

Gilets jaunes, les bruns, les rouges et les juifs

Daoud Boughezala

20

Issy-les-Moulineaux, la mosquée des micmacs

Erwan Seznec et Anne-Sophie Nogaret

24

Beurs sur la ville

Paulina Dalmayer

26

Église : la vraie trahison des clercs

Alain Nueil

29

Quand la pédophilie était un jeu d'enfants

Paul Thibaud

32

Venezuela, échec à La Havane, mat à Caracas

Renée Fregosi

36

Pol Pot, connais pas !

Stéphane Germain

40

Margrethe, l'autre dame de fer

Jean-Luc Gréau

CONTRE LA RELIGION DU CLIMAT POUR LA RAISON

44

Les missionnaires de l'apocalypse

Élisabeth Lévy

48

Écologie partout, politique nulle part

Bertrand Alliot

52

Le changement climatique, c'est maintenant !

François-Marie Bréon

54



Loïk Le Floch-Prigent « La démographie est la première question écologique mondiale »

Propos recueillis par Gil Mihaely

58

George Oxley « L'agriculture s'est complètement affranchie de la nature »

Propos recueillis par Gil Mihaely

62

Brésil, la jungle du lobby indigène

Jean-Yves Carfantan

66

Déforestation, le rideau de fumée

Peggy Sastre

68

Le CO₂, une chance pour la planète ?

François Gervais

72

Le glyphosate pollue Wikipédia

Erwan Seznec

CULTURE & HUMEURS

76



Kafka, le retour du fils prodige

Daoud Boughezala

78

Jean-Pierre Lefebvre « L'allemand de Kafka me fait penser au français de Beckett »

Propos recueillis par Daoud Boughezala

82

Théodule Ribot, le soleil noir du caravagisme

Pierre Lamalattie

86

Fabienne Pascaud, plus ridicule que précieuse

Cyril Bannasar

88

Sécheret, le ciel vu de la terre

Benjamin Olivennes

92

L'Auvergne, une certaine idée de la France

Emmanuel Tresmontant

96

Les carnets de Roland Jaccard

98

Le journal de l'ouvreuse

Prochaine parution :
le 3 avril 2019

SÉCHERET

LE CIEL VU DE LA TERRE

Par Benjamin Olivennes



Brouillard solaire à New York, Jean-Baptiste Sécheret, 2011-2018.

Le Salon du dessin consacre une exposition au peintre paysagiste Jean-Baptiste Sécheret. La terre, le ciel, les mortels et les dieux s'unissent dans ses œuvres qui témoignent du temps où l'industrie et la nature coexistaient en paix.

C'est un nom que vous n'avez jamais entendu, et qu'un petit groupe de connaisseurs et d'amateurs se repasse clandestinement, sous le manteau. Celui d'un peintre d'une cinquantaine d'années, vivant à Paris, qui est déjà étudié et imité par de nombreux disciples dans les écoles des beaux-arts ; que Marc Fumaroli et Jean Clair se désolèrent de n'avoir pu embarquer dans leur exposition sur la peinture française de 2017 ; et que moi-même, après ces grandes autorités, je tiens pour le plus grand peintre de sa génération.

Il s'appelle Sécheret, Jean-Baptiste. Ancien élève des Beaux-Arts, ayant longuement étudié Velázquez et Goya à Madrid, il fut aimé de James Lord, le biographe

© Galerie Jacques Elbaz

et le modèle de Giacometti ; et de Raymond Mason, le grand sculpteur sur lequel Bonnefoy a écrit. Ainsi s'inscrit-il dans l'histoire véritable, qui reste encore à écrire, de l'art en France depuis les années 1960, un art qui a pris le maquis, et dont un Sam Szafran est, sachez-le, le bien involontaire général clandestin.

À vous qui ne connaissez pas Sécheret, l'occasion est donnée de vous rattraper à la fin du mois de mars, au Salon du dessin, palais Brongniart, où son galeriste Jacques Elbaz organise une exposition à lui seul consacrée.

Qu'y verra-t-on, à cette exposition one-man-show ?

Sécheret est principalement peintre de paysages. La plage de Trouville, les campagnes du Loir-et-Cher ou de Normandie, les villes et les montagnes italiennes, mais aussi la ligne des toits de New York, lui inspirent désormais la plupart de ses motifs. Il n'y a pas de mise en scène, pas d'histoire, pas de narration.

Sécheret appartient à une école, très française, et dont le point culminant fut sans doute Cézanne, pour qui l'étude du motif, du rapport qu'entretiennent entre elles les formes géométriques des bâtiments et des arbres, ou les couleurs du ciel et de la terre, ou l'étude des innombrables variations de la lumière selon l'heure et les saisons, constitue à soi seul l'objet du travail du peintre. Le peintre est à l'école du motif, c'est ce dernier qui donne sa dignité au tableau, il n'a pas besoin de mettre en scène un « sujet », car l'observation de la simple réalité peut être le travail d'une vie.

Partout dans ce travail apparaît le souvenir prégnant du XIX^e siècle, d'un XIX^e qui précéda immédiatement l'impressionnisme et le rendit possible, celui des paysages de Corot et de Courbet. L'histoire de la peinture hante Sécheret, qui n'hésite pas à remettre ses pas à l'endroit exact où Corot, Cézanne, Seurat ont peint certaines de leurs œuvres les plus célèbres.

Mais Sécheret n'est pas resté figé au XIX^e siècle et, s'il en reprend les principes esthétiques, il les utilise pour peindre un monde nouveau, ou plutôt un monde que Corot et Courbet n'ont pas vu, mais qui est déjà en train de mourir pour nous, celui de la révolution industrielle. Les gratte-ciel de New York, les cheminées d'usine du Havre au loin de ses vues des Roches noires, et surtout la vieille usine désaffectée de Mondeville lui fournissent l'occasion de certaines de ces études de formes et de tons qu'il aime tant, en même temps que le témoignage précieux d'une époque où l'industrie et la nature ont su coexister en paix.

Il n'y a pas d'êtres humains dans les paysages de Sécheret, lors même que ce dernier a, dans ses

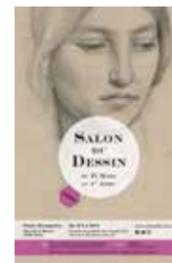
tiroirs secrets, des portraits, dessinés ou peints, de toute beauté. Mais partout il y a la terre et le ciel, et sur la terre les beautés de la nature (forêts, montagnes) et celles des constructions humaines (immeubles, fabriques). Cette œuvre retrouve sans même avoir besoin de le savoir (car ici c'est la pensée qui apprend auprès des artistes, et non l'inverse) les quatre éléments du Quadriparti (*Geviert*) heideggerien, l'union de la terre et du ciel, des mortels et des dieux. Pour l'auguste Teuton, en effet, si l'œuvre d'art avait un sens quelconque, c'était bien de nous faire reconnaître que, comme mortels, nous sommes parties d'un tout, d'une alliance, et partant de nous apprendre à habiter la Terre en regardant vers le haut. « *Le regard vers le haut [du poète] parcourt tout l'entre-deux du ciel et de la Terre. Cet entre-deux est la mesure assignée à l'habitation de l'homme* », écrivait-il dans *L'homme habite en poète*.

Si le lecteur m'autorise à rester chez Heidegger, c'est finalement cette chose mystérieuse qu'on pourrait appeler la « présence », après laquelle semble courir notre peintre. Le fait qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, l'éternel miracle que représente une habitation ou un arbre qui se dresse devant nous, dans leur solidité, au milieu d'un ciel et d'une lumière que nous ne pouvons toucher, la surprise du « il y a », voilà cet invisible que la peinture de Sécheret nous donne à voir. Voilà ce qui me touche tant dans la façon qu'il a de peindre une ruine romaine qui se détache dans le ciel.

Le résultat est, pour utiliser un mot devenu aujourd'hui tabou dans le monde de l'art, d'une immense beauté. Il faut dire que Sécheret a un don pour la couleur, et peint notamment des ciels extraordinaires, des « beautés météorologiques » analogues à celles que Baudelaire voyait chez Boudin.

Mais prenez garde, même si un penseur allemand m'aide à comprendre cette peinture, celle-ci n'a rien de romantique. Sa tranquille beauté peut décontenancer notre époque habituée, depuis Picasso, les Stones, Scorsese ou Tarantino, à une esthétique du choc, du coup de poing dans la gueule.

La peinture de Sécheret est classique, c'est-à-dire française. Fille de Poussin et de Chardin, elle nous bouleverse en silence, sans roulement de tambour. Elle demande de l'attention, de la lenteur, de la rumination. La lumière qu'il y avait dans le ciel ce soir-là et que le peintre a saisie n'a duré qu'un instant ; mais le fait qu'il y a une terre et un ciel, un matin et un soir, un printemps et un automne, ce fait-là est éternel. •



Salon du dessin, palais Brongniart, 75002 Paris, du 27 mars au 1^{er} avril 2019.